

## VIOLENCE ET TRANSFORMATION GENETIQUE DE L'HUMAIN : UNE APPROCHE SOCIOBIOLOGIQUE

*Imagine all the people  
Living life in peace  
John Lennon*

Lucas Degryse

A travers cet essai, nous allons essayer de comprendre ce qu'est la violence à partir des concepts de territoire et de marquage territorial. Puisque ces notions s'appliquent à tout le règne animal, homo sapiens compris, notre angle d'approche descriptif sera la sociobiologie, ou biologie des comportements sociaux. La violence est un comportement. Les pulsions fondamentales de notre comportement ont une origine génétique et sont façonnées par les pressions environnementales dans leur ensemble, qu'on les appelle sélection naturelle ou habitus culturels et sociaux. Le point de départ de la sociobiologie semble être la publication en 1975 d'un ouvrage de E.O. Wilson : *La sociobiologie : une nouvelle synthèse*. On peut cependant en considérer Charles Darwin et l'évolutionnisme comme les précurseurs. Plus récemment, se rattachent à ce courant des éthologues ou des biologistes comme Rémi Chauvin, Boris Cyrulnik, Henri Laborit, Konrad Lorenz, ou des primatologues tels que Diane Fossey, Jane Goodall, Desmond Morris, Shirley Strum ou Franz de Waal, pour ne citer que les plus connus en France. Dans un deuxième temps prescriptif, inspirés par le marxisme de Jürgen Habermas, le freudo-marxisme de Wilhelm Reich ou les observations sociologiques de Michel Houellebecq sur le libéralisme, nous réfléchirons aux possibilités d'une éthique territoriale appliquée permettant d'en finir avec la violence par la transformation génétique de l'humain. Nous parlerons alors d'une éthique post-humaine de la compassion.

Pourquoi la sociobiologie ? Parce que l'humain est une espèce animale parmi d'autres. Les distinctions métaphysiques homme/animal, culture/nature, acquis/inné, esprit/matière sont devenues obsolètes pour caractériser l'humain. Ces distinctions ont eu pendant des siècles la fonction idéologique de flatter le narcissisme de l'homo sapiens qui s'auto-attribuait ainsi un statut spécial, sur-naturel, créature de Dieu ou berger de l'Etre. Cette fonction idéologique répondait à un besoin en fait bien naturel de marquage territorial permettant à l'espèce humaine de se différencier des autres espèces animales et ainsi de renforcer sa cohésion identitaire et l'expression de sa volonté de puissance dans le monde et sur les autres espèces. Comme le dit Lorenz : « Tous moyens sont bons à l'humanité pour défendre son estime de soi ».<sup>1</sup>

### I. Territoire et sélection naturelle

La pulsion principale du vivant est de rester en vie. Pour ce faire, il faut croître et se multiplier. La tendance de l'être à persister dans l'être déjà observée par Spinoza est reformulée par Henri Laborit en termes de biologie : Nous ne vivons que pour maintenir notre structure biologique, nous sommes programmés depuis l'œuf fécondé pour cette seule fin, et toute structure vivante n'a pas d'autre raison d'être, que d'être. Mais pour être elle n'a pas d'autres moyens à utiliser que le programme génétique de son espèce.<sup>2</sup>

Chaque individu vivant n'a fondamentalement qu'un but : persister dans l'être, durer et se reproduire. A cette fin, mon programme génétique me pousse à adopter un certain nombre de comportements sociaux qui doivent répondre à ces besoins élémentaires de survie biologique. Un instinct d'expansion de soi, ou d'extension de sa sphère d'influence et d'action anime ainsi l'ensemble des créatures. Nietzsche nomme cet instinct qui anime le jeu social « volonté de puissance ». Il veut dire par là que tout être vivant, femelle et mâle, essaie premièrement de défendre l'extension déjà existante de son espace d'influence, et si possible de l'agrandir encore.

Cette sphère d'influence a pour but de permettre la survie de l'organisme en lui assurant les moyens matériels de sa subsistance. C'est ce que l'on appelle un territoire. Comme Deleuze et Guattari l'évoquent aussi dans leurs recherches (*L'anti-Œdipe*), un instinct de territorialisation anime tous les êtres vivants ou êtres désirants. Cet instinct permet la construction d'un territoire, c'est-à-dire d'un espace de stabilité au sein duquel l'espèce vivante ou l'individu s'assurera les moyens de vivre en s'adaptant à son environnement. Le territoire est donc l'expression de la puissance de l'être vivant, autrement dit de sa capacité à contrôler à son profit une partie de son environnement. On peut dire que cette partie de l'environnement est stabilisée au sens où elle est configurée par l'être vivant en sa faveur, dans le sens de son intérêt, de sa dominance. Un territoire n'est jamais défavorable, dangereux pour son propriétaire. C'est un espace de paix, de stabilité et de contrôle permettant à son propriétaire l'expression et la satisfaction de ses pulsions vitales élémentaires que sont repos, nutrition, sexualité, loisir, etc. Laborit dit ceci dans *Eloge de la fuite* :

Nous avons signalé qu'en situation sociale, la gratification, c'est-à-dire l'utilisation suivant les besoins, des objets et des êtres situés dans le territoire d'un individu, c'est-à-dire dans l'espace au sein duquel il peut agir, s'obtenait évidemment par l'établissement de sa dominance.<sup>3</sup>

Evidemment, à cet espace stabilisé de contrôle des événements s'oppose le reste de l'environnement, l'extérieur. Globalement, un territoire se compose donc de trois éléments, tous trois découpés sur le fond d'un environnement commun. Un territoire est ainsi la configuration topologique différenciée d'un environnement général englobant. Autrement dit, un territoire se compose toujours d'un intérieur, d'un extérieur et d'une interface intérieur-extérieur. L'intérieur du territoire est la sphère d'influence de l'être vivant, la fraction de son environnement qu'il a réussi à stabiliser et à contrôler en sa faveur, et où sa volonté de puissance s'exprime librement. L'extérieur du territoire est le reste de son environnement, qu'il ne connaît pas, où il n'a aucun pouvoir, aucune influence, dont il n'a aucune représentation ou très peu. L'interface intérieur-extérieur

<sup>1</sup> Konrad Lorenz, *L'agression*, Flammarion, 1969, p.217.

<sup>2</sup> Henri Laborit, *Eloge de la fuite*, Gallimard, 1976, p.12.

<sup>3</sup> Henri Laborit, op. cit., p.24.

est le lieu problématique par excellence, la frontière où s'articulent le connu et l'inconnu, la sécurité et l'angoisse ou la curiosité, le pouvoir et l'impuissance, la stabilité et le chaos, la vie et la mort.

Pour l'être vivant, plongé dans un environnement qu'il ne contrôle pas, la défense et l'entretien de son territoire sont des priorités absolues pour lesquelles il est prêt à se battre, voire à mourir. De fait, la possession d'un territoire aux frontières intègres est une condition de survie au vivant. Dans *L'agression* Konrad Lorenz nous montre en quoi l'agressivité est une pulsion consubstantielle au mode d'être territorial du vivant :

Le territoire qu'un animal possède, n'existe donc qu'en fonction de sa combativité, qui varie d'un lieu à l'autre suivant les facteurs locaux qui peuvent l'inhiber. Par rapport au centre du territoire, la combativité augmente en progression géométrique au fur et à mesure que diminue la distance.<sup>4</sup>

L'agressivité permet aux êtres vivants éventuellement agressés par d'autres de défendre l'extension de leur propre territoire afin de maintenir intactes leur conditions matérielles de survie. L'agressivité permet aussi aux êtres vivants qui en ont besoin de conquérir de nouveaux territoires, d'agrandir leur sphère d'influence et leur potentiel de reproduction. Par ailleurs, l'agressivité intraspécifique, entre membres d'une même espèce, joue souvent un rôle de régulateur écologique :

Prenons une analogie dans la vie professionnelle humaine: si dans une certaine région, un certain nombre de médecins, de commerçants ou de mécaniciens désirent trouver leur gagne-pain, ils feront bien de s'installer aussi loin que possible l'un de l'autre. Le danger que, dans une partie du biotope disponible, une population trop dense d'une seule espèce d'animaux épuise toutes les ressources alimentaires, est éliminé de la façon la plus simple si ces animaux d'une même espèce éprouvent de la répugnance les uns envers les autres. Tel est, exprimé en quelques mots secs, le rôle le plus important que joue l'agression pour la conservation de l'espèce.<sup>5</sup>

Ce mécanisme de la lutte territoriale – mécanisme très simple au point de vue de la physiologie du comportement – résout presque idéalement le problème de savoir comment, sur un territoire restreint, répartir des animaux semblables équitablement, c'est-à-dire en sorte que la totalité de l'espèce en profite. Ainsi, même le plus faible peut, bien que dans un espace relativement modeste, vivre et procréer.<sup>6</sup>

Lorenz résume ainsi le rôle positif de l'agressivité dans la sélection naturelle :

Jusqu'à présent nous avons parlé de trois fonctions du comportement agressif: la répartition d'êtres vivants semblables dans l'espace vital disponible, la sélection effectuée par les combats entre rivaux et la défense de la progéniture.<sup>7</sup>

Les deux dernières fonctions expliquent que les femelles soient séduites par les mâles qu'elles estiment dominants, dont l'agressivité supérieure à celle des autres mâles permet la défense du territoire et assure ainsi aux enfants les moyens de grandir en paix.

Chez les humains, l'agression ou sélection intraspécifique peut prendre la forme de revendications territoriales nationalistes. L'homo sapiens n'ayant pas d'ennemi extraspécifique contre lequel diriger son agressivité territoriale, cette dernière ne trouve à s'exprimer qu'au sein même de l'espèce humaine :

Pour des raisons faciles à comprendre, l'homme est tout particulièrement exposé aux effets néfastes de la sélection intraspécifique. Comme aucun être avant lui, il s'est rendu maître de toutes les puissances hostiles du milieu extra-espèce. Après avoir exterminé l'ours et le loup, il est devenu à présent effectivement son propre ennemi : *homo homini lupus*, comme dit le dicton latin.<sup>8</sup>

Si ces pulsions agressives intraspécifiques ne sont pas sublimées (par exemple dans le sport: jeux olympiques, compétitions internationales diverses) elles peuvent engendrer des actes de violence extrêmes à caractère nationaliste ou raciste. On trouve cette thématique biologique illustrée dans l'Histoire de l'humanité par des guerres et des idéologies telles que celles de l'espace vital réclamé par les nazis pangermanistes ou le mythe de la terre promise lié, entre autres, à la création de l'état d'Israël.

## II. Territoire et idéologie

Comme on peut le voir par ces deux derniers exemples, il y a souvent chez les humains une implication, un accompagnement idéologique du marquage territorial. En effet, la spécialité de l'homo sapiens au sein du règne animal c'est la capacité très développée de produire des symboles abstraits. Cette capacité lui est conférée par une partie de son système nerveux: le lobe frontal du néocortex, organe permettant l'imaginaire, c'est-à-dire des associations neuves à partir de la mémoire accumulée dans le système limbique, autre partie du cerveau. A vrai dire, d'autres primates sont capables de la même chose. Les exemples sont connus de chimpanzés ou de gorilles auxquels on a enseignés un vocabulaire de base et qui se montrent capables de créer des significations symboliques nouvelles en associant de manière inédite, créative, des mots déjà appris séparément. La différence entre l'homo sapiens et les autres primates est donc de degré et non pas de nature.

Dans l'espèce humaine, une pulsion exprimée par le corps est souvent accompagnée d'une chaîne de représentations symboliques qui constituent la version mentale de l'instinct. C'est ce que l'on appelle habituellement la culture. Citons une phrase de Vincent Citot sur ce point :

Ainsi, *l'élaboration intellectuelle la plus abstraite reste le fruit d'une équilibration avec le milieu, l'intelligence n'est qu'une des manifestations du Principe de l'Evolution.*<sup>9</sup>

Le marquage territorial géographique matériel s'accompagne toujours d'une identification psycho-affective à des valeurs, à des idées structurées en une représentation générale du monde, une *Weltanschauung*. La communauté des corps, exigée par l'instinct social de beaucoup d'espèces vivantes, s'accompagne chez l'humain d'une communauté axiologique ou idéologique, version symbolique de l'instinct grégaire. De nos jours, on assiste à une dématérialisation relative des territoires, des espaces de stabilité, qui tendent à devenir toujours plus idéologiques, toujours moins empiriques, géographiques. Certes, il y a encore des territoires géographiques, mais leurs frontières sont aisément transgressées par les systèmes territoriaux idéologiques. Ceci explique qu'une même idéologie puisse avoir du succès dans toutes les parties du monde. Une idéologie offre un plan de stabilité mentale auquel s'identifier: c'est un territoire psycho-affectif intangible, stable car possédant un

<sup>4</sup> Konrad Lorenz, op. cit., p.42.

<sup>5</sup> Ibid., p.37.

<sup>6</sup> Ibid., p.44.

<sup>7</sup> Ibid., p.49.

<sup>8</sup> Ibid., p.47.

<sup>9</sup> Vincent Citot, «De la logique évolutive phylogénétique au développement psychogénétique de l'homme», in *LE PHILOSOPHOIRE* n°12 (La nature, entretien avec Jacques Bouveresse), automne 2000, p.123.

fondement dogmatique. Autrement dit, c'est du prêt-à-penser identitaire proposant un ensemble de valeurs à partager, permettant la construction d'un lien social, d'une communauté et le marquage d'un territoire psycho-affectif indépendamment de tout territoire empirique particulier.

Les idéologies sont ce que l'on pourrait appeler des discours territoriaux et sont donc, pour cela, structurées en trois parties : intérieur, extérieur et interface entre les deux. A l'intérieur il y a « nous » : moi + la communauté des individus qui partagent les mêmes valeurs et en lesquels je me reconnais. Cette homogénéité du groupe auquel j'appartiens est bien sûr un fantasme dicté par une angoisse devant l'altérité, vécue alors comme adversité, et par un besoin de se rassurer en appartenant à une communauté soi-disant unie contre cette adversité, fantasmée également comme homogène. En effet, à l'extérieur il y a « l'autre », ou « les autres », qui me restent inconnus et qui pour cette raison excitent ma curiosité ou créent mon angoisse, à tort ou à raison. « L'union fait la force ». Cette maxime illustre bien le fonctionnement de l'instinct grégaire dans sa construction d'un ego de groupe à des fins de marquage territorial efficace. Sur les formes territoriales contemporaines, Deleuze et Guattari s'expriment ainsi :

Les sociétés modernes civilisées se définissent par des procès de décodage et de déterritorialisation. *Mais, ce qu'elles déterritorialisent d'un côté, elles le re-territorialisent de l'autre.* Ces néo-territorialités sont souvent artificielles, résiduelles, archaïques; seulement, ce sont des archaïsmes à fonction parfaitement actuelle, notre manière moderne de « briqueter », de quadriller, de réintroduire des fragments de code, d'en ressusciter d'anciens, d'inventer des pseudo-codes ou des jargons. Néo-archaïsmes, d'après la formule d'Edgar Morin. Elles sont extrêmement complexes et variées, ces territorialités modernes. Les unes sont plutôt folkloriques, mais n'en représentent pas moins des forces sociales et éventuellement politiques (des joueurs de boule aux bouilleurs de cru en passant par les anciens combattants). D'autres sont des enclaves, dont l'archaïsme peut aussi bien nourrir un fascisme moderne que dégager une charge révolutionnaire (les minorités ethniques, le problème basque, les catholiques irlandais, les réserves d'Indiens). Certaines se forment spontanément, dans le courant même du mouvement de déterritorialisation (territorialités de quartiers, territorialités des grands ensembles, les « bandes »). D'autres sont organisées ou favorisées par l'Etat, même si elles se retournent contre lui et lui posent de sérieux problèmes (le régionalisme, le nationalisme).<sup>10</sup>

En tant que les idéologies sont des discours territoriaux, ce sont aussi des discours de pouvoir et de dominance dont le but premier est d'occuper la sphère d'influence la plus vaste possible. On reconnaît une idéologie à son caractère non seulement dogmatique mais encore prosélyte. Les sectes de toutes sortes, les religions monothéistes, le marxisme, les fascismes de tous bords, le libéralisme, le féminisme ont tous leur ennemi respectif à convertir ou à anéantir: le païen, le bourgeois, le démocrate, le socialiste, l'homme. Dans le meilleur des cas, la figure de l'Autre est seulement ignorée, tenue à l'écart comme dans certaines communautés (religieuses, bourgeoises, aristocratiques) fermées sur elles-mêmes mais appliquant en leur sein une politique nataliste active, ce qui est aussi une forme de prosélytisme idéologique. Les enfants sont utilisés par les adultes de la communauté comme supports et véhicules de leurs valeurs et instruments de leur volonté de puissance, prolongation identitaire et narcissique d'eux-mêmes.

### III. Egocentrisme territorial

Dans tous les cas de figure, le discours idéologique est l'expression d'un ego. Plus largement, la construction d'un territoire est l'expression d'un ego, individuel ou goupal-communautaire. A proprement parler, le territoire est une notion valable à plusieurs échelles concentriques : le premier territoire est le corps de l'individu, dont l'interface avec l'extérieur est la peau (cf. Didier Anzieu et le moi-peau, E.T. Hall et ses études de proxémique). Le deuxième territoire est la famille. Puis on rencontre la commune (tribu, village, ville,...), et la nation ou le peuple. On va parfois jusqu'à l'humanité en général, dont l'extérieur est communément repoussé dans l'animalité.

La structure commune à toutes ces échelles est celle d'un ego affronté à un environnement. Or, cet environnement peut être libre ou occupé lui aussi par d'autres egos, donc des alters. On peut ainsi reformuler la structure dialectique du territoire intérieur/extérieur en ego/alter. L'articulation dialectique entre les termes, leur interfaçage peut se faire de plusieurs façons. Il y a plusieurs manières pour un ego de négocier son rapport à l'altérité, à l'étranger. Nous en dénombrons au moins trois: l'indifférence, le rejet, l'intégration. Chez les humains, comme pour les autres animaux (cf. les travaux de Shirley Strum sur les babouins), la négociation d'intégration de l'étranger est réalisée par des rituels, des comportements standardisés fonctionnant comme des langages. Les mêmes rituels qui permettent l'intégration d'un étranger, autrement dit l'assimilation par l'intérieur d'une partie de l'extérieur, peuvent aussi avoir pour fonction de renforcer les liens intra-communautaires déjà existants.

Chez les humains, on observe fréquemment des rituels d'absorption de substance qui servent soit à intégrer l'étranger, l'Autre, soit à réaffirmer l'appartenance au groupe, à l'ego communautaire. Les substances absorbées sont de différentes sortes. Elles se fument : tabac et haschich en cigarette ou calumet. Elles se mangent : hostie, repas partagé en diverses occasions. Elles se boivent : alcool, café (pause-café à fonction socialisante). L'analyse de la nature du rituel d'intégration et de l'objet utilisé nous renseigne sur la représentation du territoire de la communauté observée. Communiquer socialement par le haschich signifie autre chose que communiquer par une hostie ou par l'alcool et véhicule une autre représentation du territoire. Donnons un contexte spatio-temporel : la France contemporaine. Dans ce contexte, communiquer (communier) par le haschich implique pour les fumeurs une représentation minoritaire, marginalisée de leur territoire, en rébellion contre le territoire dominant. Utiliser ce type d'objet dans ce type de contexte a pour fonction la constitution d'une micro-société, d'un sous-territoire, d'un ego communautaire revendiqué marginal, minoritaire, l'objet rituel étant déclaré illégal par le groupe dominant. En opposition à cela, communiquer-communier par la nourriture signifie le plus souvent une recherche d'intégration aux valeurs dominantes les plus larges, les plus souvent partagées dans la société.

### IV. Violence, *polemos* et agir communicationnel

La violence se manifeste lorsque l'ego n'arrive pas à négocier son rapport à l'altérité autrement que dans la crainte et le rejet. La violence peut venir aussi de l'indifférence du dominant à l'égard des souffrances du dominé qu'il écrase,

<sup>10</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'anti-Œdipe*, Editions de Minuit, 1972-73, p.306-307.

comme dans le cas du libéralisme économique ou sexuel, sur lequel nous reviendrons plus tard. *Ces deux formes de violence, peur et indifférence, sont rendues possibles par l'anonymat.* Nous allons les traiter successivement.

Les agressions humaines intraspécifiques que sont les guerres, les génocides résultent d'une méconnaissance ou d'une peur de ce qui subsiste à l'extérieur du territoire de l'ego de groupe. La crainte de l'autre rend impossible toute sublimation de l'agressivité et celle-ci dégénère alors en violence pure et simple. Ego ressent alter comme un danger pour la conservation de son intégrité biologique. Ego ressent alter comme une menace de mort. La meilleure défense étant l'attaque, ego décide d'attaquer. L'agressivité est une pulsion constructive dans le marquage territorial empirique ou identitaire et est donc essentielle à la conservation de l'espèce. Elle peut être sublimée en émulation. Mais l'émulation réclame de connaître alter et de ne pas avoir peur de lui. Une solidarité plus profonde unit alors les deux parties. L'anonymat facilite la violence car alter ne représente rien pour ego, si ce n'est une menace ou un instrument à utiliser. Il peut donc envisager sans retenue de le détruire ou de le manipuler. L'agressivité n'est plus abréagiée ou détournée car tous les mécanismes inhibiteurs sont levés : Je l'ai déjà dit : nous pouvons beaucoup apprendre des démagogues qui poursuivent le but contraire, qui est d'inciter les peuples à se battre. Ces démagogues savent que les relations personnelles – en fait n'importe quel genre de sentiment fraternel envers les gens qu'il s'agit d'attaquer – constituent un grand obstacle à l'agression. Toutes les idéologies militantes de l'histoire ont répandu la croyance que les membres de l'autre parti ne sont pas tout à fait des humains, et tous les stratèges prennent garde d'éviter que les soldats des tranchées opposées « fraternisent ». L'anonymat de la personne à attaquer facilite, en effet, le déclenchement du comportement agressif.<sup>11</sup>

Ces mécanismes inhibiteurs de l'agressivité ne peuvent fonctionner et la réorienter en émulation que si ego se sent solidaire d'alter. Cette émulation solidaire est une forme du *polemos* universel, du dialogue des contraires cosmiques dont nous parle Héraclite. On trouve également cette idée dans le Taoïsme avec le conflit amoureux des opposés Yin et Yang. La question de la solidarité ou du dialogue ego-alter est la question de l'interfaçage ou de la communication ego-alter. Nous voyons dans le concept d'agir communicationnel proposé par Habermas une version modernisée et appliquée aux sociétés humaines du *polemos* universel héraclitéen et taoïste.

La réflexion de Habermas peut se résumer de la façon suivante. Chaque ego est porteur de revendications territoriales. Ces revendications peuvent entrer en conflit. La question est alors : comment faire pour éviter que ces conflits dégénèrent en violence tout en respectant les intérêts particuliers et légitimes de chaque ego ? Autrement dit, comment articuler *pacifiquement* la multitude des egos et des territoires ? Pour un début de réponse, Habermas propose le concept d'agir communicationnel. Il distingue ce concept de celui d'agir stratégique :

J'ai traité l'agir communicationnel et l'agir stratégique comme deux variantes de l'interaction médiatisée par le langage. Il est toutefois un fait qui ne vaut que pour l'agir communicationnel, c'est celui qui impose – en vertu d'une nécessité transcendantale entendue dans un sens faible – aux acteurs, et ce par les restrictions structurelles inhérentes à un langage intersubjectivement partagé, non seulement d'abandonner l'égoïsme d'une orientation rationnelle au regard de ses fins, qui soit axée sur le succès propre de chacun, mais encore de se soumettre par là-même aux critères publics de la rationalité propre à l'entente.<sup>12</sup>

Les revendications territoriales égocentriques sont portées dans le langage par l'agir stratégique. A vrai dire, l'agir communicationnel ne s'y oppose pas. Cette méthode n'exige pas d'en finir avec l'ego et ses revendications mais se présente comme une pragmatique d'interfaçage pacifique des multitudes territoriales égocentriques. La violence advient dans l'anonymat, lorsque les intérêts stratégiques d'ego et alter ne sont pas considérés comme solidaires. La raison communicationnelle se veut l'établissement d'un dialogue, d'un lien de solidarité entre les multitudes territoriales permettant à ego et alter de se connaître et se respecter à travers une communication qui peut par ailleurs rester ouvertement polémique. Les antagonismes peuvent subsister mais doivent rester subordonnés à une éthique de la discussion possédant des « critères publics » d'entente permettant d'instaurer un débat rationnel dans une agora démocratique et idéologiquement neutralisée par ces critères publics. Habermas est donc à la recherche du point minimum de contact permettant à l'agressivité de se transformer en émulation sans dégénérer en violence.

On voit bien que, contrairement à Héraclite, Habermas se place non au niveau descriptif mais prescriptif. Les règles de la rationalité communicationnelle qu'il tente de définir ne relèvent évidemment pas du fait mais du droit. Dans le dialogue entre les êtres, les pulsions irrationnelles et inconscientes sont d'ordinaire bien plus actives que la raison critique et la réflexion. Habermas le sait très bien. Sa méthode doit être comprise comme un effort de juridiction continuellement répété de régulation rationnelle et pacifique des rapports ego-alter. Ainsi, la raison communicationnelle n'a pas pour but d'établir le consensus entre les acteurs ego et alter de la communication. Il y a bien un point de consensus recherché mais qui reste vide de contenu et accepte la polémique, la critique et l'ensemble des contenus discursifs. En effet, l'agir communicationnel se contente d'entretenir la solidarité minimum entre les points de vue leur permettant de débattre dans un espace public en respectant leurs divergences éventuelles et sans essayer de les réduire à un discours unique. L'écoute d'autrui est à la base de cette méthode. *Cette éthique de la communication pourrait donc être reformulée en éthique de la compassion.*

## V. Libéralisme économique et libéralisme sexuel

Cette éthique de la communication-compassion, ou pragmatique territoriale, est d'origine marxiste. Ce n'est pas pour rien que Habermas rattache sa réflexion à l'école de Francfort. Nous allons pousser cette logique marxiste jusqu'à son terme, ce qui nous conduira à défendre le droit aux manipulations génétiques sur l'humain. Ce faisant, nous nous séparerons de Habermas, lequel y est vigoureusement opposé comme on a pu le voir à l'occasion de la polémique autour des *Règles pour le parc humain* de Peter Sloterdijk.

Quel est le but du marxisme ? C'est d'arriver à la société sans classe, c'est-à-dire sans revendications territoriales. Autrement dit, le but du marxisme est la création d'une solidarité entre les êtres permettant le dépassement des revendications territoriales égocentriques et la violence qu'elles entraînent. En effet, ce sont ces revendications qui engendrent les rapports de force dominants-dominés, qui dans une société prennent la forme de la lutte des classes. Plus largement, le marxisme n'a de véritable sens que s'il est internationalisé, étendu à l'espèce humaine en général, mettant fin par là même aux compétitions

<sup>11</sup> Konrad Lorenz, op. cit., p.270.

<sup>12</sup> Jürgen Habermas, *La pensée post-métaphysique*, Armand Colin, 1993, p.83.

et aux affrontements nationalistes et aux guerres. Une éthique territoriale n'est réalisable que par la création d'une solidarité interterritoriale : internationale ou interindividuelle pour commencer avec la plus petite unité territoriale mesurable. Cette solidarité mettra fin à l'Histoire comme histoire de la lutte des classes, histoire des rapports de force et de la violence favorisés par l'anonymat interterritorial. Cette solidarité, comme éthique de la communication-compassion, n'est cependant accessible qu'à la suite d'une conversion idéologique de l'ensemble de l'humanité au marxisme.

Le marxisme s'oppose au libéralisme. La violence du libéralisme résulte plus d'une indifférence que d'une peur à l'égard de l'altérité qu'il se contente d'instrumentaliser au lieu de rejeter. Le libéralisme économique est fondé sur des inégalités sociales : le pouvoir des uns et l'impuissance des autres. Ces inégalités forment une hiérarchie sociale dominants-dominés favorable aux dominants qui détiennent les moyens de production et les gratifications narcissiques territoriales permises par leur pouvoir d'achat économique. Leur volonté de puissance peut ainsi s'exprimer librement. Mais cette liberté des uns est conditionnée par l'aliénation des autres. En effet, la hiérarchie est défavorable aux dominés qui restent frustrés dans leurs revendications territoriales et l'expression de leur volonté de puissance à cause de leurs limitations économiques. Or, les inégalités sociales veulent être conservées en l'état coûte que coûte par ceux qui en profitent, les dominants économiques. Ces derniers cherchent donc à maintenir une partie de la population dominée et instrumentalisée. Les dominants exercent de la sorte une violence concupiscente sur les dominés. Ceci produit en retour une violence jalouse exercée par les dominés sur les dominants et entre eux. Le libéralisme se caractérise donc par l'abus de pouvoir économique des plus puissants pour conserver leurs avantages. Et le mode de communication sociale qu'il engendre est la compétition agressive, l'avidité et l'affrontement territorial anonyme, donc à terme la violence.

Le libéralisme peut être économique mais aussi sexuel. Ici encore, le pouvoir et le bien-être des uns s'appuie sur l'impuissance et l'instrumentalisation des autres. Les inégalités sociales et leurs violences s'immiscent également jusque dans la sexualité. Dans *Extension du domaine de la lutte*, Michel Houellebecq nous livre le résultat d'une analyse sociologique particulièrement fine dans les termes suivants : « La sexualité est un système de hiérarchie sociale. »<sup>13</sup> Il veut dire par là que les rapports de force dominants-dominés et la violence qui les accompagne et que l'on observe dans le libéralisme économique se retrouvent également dans les relations entre les sexes. Au sein de l'espèce humaine, dans la compétition sexuelle les mâles essaient d'être les plus forts et les femelles les plus belles pour se séduire mutuellement, trouver des partenaires pour le coït et satisfaire ainsi leurs besoins physiques. Comme dans toute compétition, les plus avantageés seront les plus agressifs, c'est-à-dire celles et ceux dont l'ego s'affirme le mieux aux dépens des autres. Le principe de la sélection naturelle (*struggle for life*) joue ici à fond, et la hiérarchie qu'il instaure n'avantage pas plus les hommes que les femmes. Le pouvoir sexuel n'est pas plus masculin que féminin, il y a autant d'hommes que de femmes dominants et dominés ou instrumentalisés.

La séduction érotique est un comportement de conquête territoriale qui adopte des stratégies différentes selon les sexes, mais qui s'appuie sur l'agressivité et en génère dans les deux cas. Séduire, c'est toujours faire irruption dans la sphère d'autrui et le contraindre à me regarder et à me désirer : moi, j'instrumentalise l'autre pour qu'il me fasse du bien en me désirant. C'est une forme narcissique de violence égocentrique, par définition indifférente au mal qu'elle peut faire à autrui en suscitant une frustration qu'il ou elle ne pourra pas combler. Cette frustration de l'autre est la condition à l'entretien de son désir pour moi, et donc de mon pouvoir sur lui. Ego a donc tout intérêt à la frustration d'autrui. Les femmes et les hommes qui cherchent à plaire sexuellement, à séduire, à susciter le désir autour d'eux en étant sexy érotisent leur environnement et entretiennent ainsi une forme sourde d'agressivité qui peut dégénérer en violence sociale aux conséquences parfois désastreuses (dépression, suicide, viol, meurtre, etc.). La publicité commerciale et tout le système capitaliste qui l'accompagne reposent également sur cette marchandisation du désir où ce sont finalement celles et ceux qui se vendent le mieux, les plus narcissiques qui dominent, quel que soit leur sexe, dans l'indifférence la plus complète à l'égard des frustrations qu'ils engendrent mais dans le souci obsessionnel du pouvoir qu'ils gagnent ainsi. Pour son bien-être, une partie de la population entretient donc sans aucun scrupule le mal-être d'une autre partie de la population. L'érotisation générale de la société contemporaine, sous couvert d'une libéralisation salutaire des mœurs, produit en fait un système de discrimination et de hiérarchisation aussi fort que l'argent. *Le pouvoir sexuel permet autant d'abus que le pouvoir économique.* Citons encore Houellebecq :

(...) dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent; et il se comporte comme un système de différenciation au moins aussi impitoyable. Les effets de ces deux systèmes sont d'ailleurs strictement équivalents. Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de *paupérisation absolue*. Certains font l'amour tous les jours; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. (...) C'est ce qu'on appelle la « loi du marché ».<sup>14</sup>

La liberté économique ou sexuelle vient entériner l'inégalité de départ entre les individus, les plus faibles et les moins adaptés au système n'étant protégés par aucune législation de surplomb, aucun « Etat-providence ». La liberté est ici antinomique de l'égalité. C'est un fait, nous naissons inégaux face à la compétition économique ou sexuelle. Les inégalités peuvent être encore accentuées ou même créées par le milieu social de l'enfance : pauvreté des parents, névrose familiale, etc. Ces inégalités naturelles ou socialement construites veulent être conservées en l'état par les dominant(e)s qui en profitent narcissiquement et renversées (du moins en imagination) par les dominé(e)s qui en souffrent. Les abus de pouvoir des dominants sont à l'origine du ressentiment des dominés et de leurs violences. En effet, le libéralisme sexuel comme l'économique sont tissés de rapports de force territoriaux qui ne profitent qu'aux femmes et aux hommes les mieux adaptés à la libre concurrence : les plus concupiscent, agressifs, égocentriques, narcissiques, mais aussi les plus indifférents à la souffrance des dominés et des perdants inadaptés à la compétition.

L'agir stratégique comme expression de l'égocentrisme territorial est le mode comportemental naturel des deux libéralismes. En comparaison, l'agir communicationnel appliqué en économie ou dans la sexualité suppose une législation de surplomb, un Etat-providence protégeant les plus faibles par la régulation éthique, rationnelle, démocratique et égalitaire des rapports entre les acteurs économiques ou sexuels. L'alternative est donc : liberté ou égalité, rapports de force, abus de

<sup>13</sup> Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, J'ai lu, 2000, p.93.

<sup>14</sup> Ibid., p.100.

pouvoir hiérarchique et violence anonyme ou solidarité. En économie, l'éthique communicationnelle, d'inspiration marxiste, prend donc la forme du socialo-communisme. Que pourrait être le visage de cette éthique communicationnelle dans la sexualité ? Autrement dit, comment instaurer l'égalité des individus face à la sexualité ? Comment dépasser le libéralisme sexuel et sa hiérarchie sociale qui s'appuie sur la violence des dominants qui en profitent, créant de ce fait le ressentiment et la violence des dominés qui en souffrent ? Comment lutter contre les abus de pouvoir économiques ou sexuels ? Dans *Les particules élémentaires*, Michel Houellebecq nous donne sa réponse : la refonte globale de la dualité ego-alter. Et appliquée au champ de la sexualité, l'abolition pure et simple de la dualité des sexes. Ceci ne sera possible que par la transformation génétique de l'humanité et son remplacement par une espèce asexuée se reproduisant par clonage.

## VI. La révolution génétique au service d'une éthique post-humaine de la compassion

La pulsion de mort, qu'elle s'exprime dans le sadisme ou le masochisme, n'est pas une fatalité. La violence destructrice issue de l'anonymat interterritorial et que le libéralisme entretient est une pathologie. C'est un épiphénomène du vivant, qui ne lui est donc pas consubstantiel et qui peut être surmonté. Comment ? En coupant ses sources à la racine, c'est-à-dire dans le corps même et l'agressivité intrinsèque de ses pulsions. Les affrontements territoriaux et la violence prennent leur source dans le corps empirique, dans la biologie intime des êtres vivants. Les recherches de Lorenz montrent que l'agressivité territoriale égocentrique est une condition de base à la survie de tout être biologique. La compassion n'existe alors que dans la mesure où elle avantage l'ego biologique dans son adaptation environnementale. Le reste du temps c'est l'anonymat sous ses deux formes qui domine : peur ou indifférence. Le dépassement de l'agressivité naturelle par la conversion à la solidarité interterritoriale ne peut donc pas être simplement mentale, idéologique. *Ce ne sont pas les idées mais les instincts qui mènent le monde*. L'agir communicationnel doit prendre le corps pour support et véhicule. Dans *Les particules élémentaires*, Michel Houellebecq formule l'axiome suivant : « LA MUTATION NE SERA PAS MENTALE, MAIS GENETIQUE. »<sup>15</sup> Nous pensons également que l'inscription de la solidarité ne sera effective que si elle se réalise dans ce que les individus ont de plus intime, c'est-à-dire leur chair, leur corporéité. La sélection naturelle comme loi fondamentale du vivant, loi inique du plus fort qui prend dans les sociétés humaines la forme du libéralisme, ne peut être combattue et surmontée par une éthique de la compassion que sur son propre terrain : l'être biologique de l'espèce et sa transformation génétique dans le sens d'une post-humanité affranchie de ses conditionnements égocentriques naturels.

Dans *Brave new world*, traduit en français par *Le meilleur des mondes*, Aldous Huxley présente une contre-utopie où la lutte des classes est abolie par le contrôle des naissances et l'eugénisme. Les individus sont configurés dès avant leur naissance pour appartenir à telle ou telle classe sociale. Programmés génétiquement et par suggestion inconsciente pour être dominés et heureux de l'être, les esclaves n'ont aucune raison de se révolter puisqu'ils se réalisent entièrement ainsi, au service de leurs maîtres. Les critères du bonheur étant purement subjectifs, ils sont donc réellement contents de leur sort, sans arrière-pensée.

Mais le livre de Huxley n'est selon nous qu'une approximation du meilleur des mondes. En effet, la violence prend ses sources dans une origine plus profonde que la lutte des classes économiques. La violence s'enracine dans la dualité biologiquement fondée des sexes. La recherche du partenaire sexuel qui anime tout être vivant en âge de se reproduire est une lutte sans merci, un système de compétition territoriale totalement égocentrique. En l'absence d'une législation, c'est un système libéral et barbare car dénué de la plus élémentaire compassion à l'égard des inadaptés. On sait que la libre concurrence économique ou sexuelle ne profite qu'aux mieux adaptés à ce système. Et dans les deux cas, les mieux adaptés, les plus puissants sont les femelles et les mâles les plus agressifs et les plus égocentriques. Les abus de pouvoir économiques et leurs injustices occultent trop souvent les abus de pouvoir entre individus face à la chose sexuelle, face à la compétition sexuelle. Et c'est précisément dans cette compétition sexuelle qu'il faut chercher l'origine la plus intimement enfouie de la violence. *Le struggle for life* est avant tout *struggle for sex*.

En effet, qui dit compétition dit gagnants et perdants. Les gagnants seront les femmes et les hommes qui parviendront à satisfaire leurs pulsions sexuelles. Les perdants seront les femmes et les hommes qui resteront sexuellement frustré(e)s. Wilhelm Reich démontre dans *La fonction de l'orgasme* le rapport de causalité entre la frustration sexuelle, les pathologies mentales et les violences sociales qu'elles entraînent. Par exemple, le fascisme repose sur la frustration sexuelle des masses qui réorientent par l'intermédiaire d'un leader charismatique leur agressivité non-exprimée dans le sexe sur des ennemis fantasmatiques (juifs, immigrés, francs-maçons, socialistes,...). Reich reconnaît le lien nécessaire entretenu par la sexualité et l'agressivité. La violence destructrice et le sadisme apparaissent lorsque l'agressivité inhérente à l'énergie sexuelle reste frustrée, bloquée, inhibée et ne parvient pas à ses fins naturelles :

Si l'on refuse la satisfaction à la sexualité agressive, le besoin d'obtenir satisfaction n'en persiste pas moins. Alors naît l'impulsion de l'obtenir par *n'importe quel moyen*. L'accent agressif commence à étouffer l'accent de l'amour. Si le but du plaisir a été complètement éliminé, s'il est devenu inconscient ou étouffé par l'angoisse, alors l'agressivité – qui, à l'origine, n'était qu'un moyen pour une fin – devient elle-même comme le comportement qui libérera la tension. Alors l'agressivité devient *en tant que telle* un plaisir. De cette manière naît le sadisme. La perte du vrai but d'amour se résout en haine. On hait le plus lorsqu'on est empêché d'aimer ou d'être aimé.<sup>16</sup>

La libre compétition économique ou sexuelle engendre une hiérarchie sociale avec des classes dominantes et des classes dominées. Les dominés souffrent évidemment de leur sort car ils sont instrumentalisés par les dominants, soumis à leur loi et à leur violence. Empêchés de satisfaire leurs besoins naturels, en l'occurrence sexuels, ils nourrissent alors de la frustration, du ressentiment et produisent en retour également de la violence. Comme le décrit Wilhelm Reich, cette frustration de l'énergie sexuelle est à l'origine de diverses pathologies et violences :

Cette énergie, si elle est bloquée, peut trouver une issue pathologique dans trois voies différentes : 1. L'impulsivité déchaînée, auto-destructive (toxicomanie, alcoolisme, crime par sentiment de culpabilité, impulsivité psychopathique, meurtre sexuel, viol d'enfant, etc.); 2. La névrose caractérielle à inhibition instinctuelle (névrose obsessionnelle, hystérie d'angoisse, hystérie de conversion); 3. Les psychoses

<sup>15</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Flammarion, 1998, p.392.

<sup>16</sup> Wilhelm Reich, *La fonction de l'orgasme*, L'Arche, 1970, p.127.

fonctionnelles (schizophrénie, mélancolie ou manies dépressives). Je ne mentionne pas les mécanismes névrotiques qui dominent dans la politique, la guerre, la vie conjugale, l'éducation, etc, et qui sont autant d'effets de la frustration génitale.<sup>17</sup>

Quand l'agressivité de l'énergie sexuelle ne parvient pas à s'exprimer naturellement dans le coït, elle se transforme donc en violence pathologique. Les femmes deviennent des hystériques manipulatrices que le ressentiment dévore et les hommes des curés pornographes ou pédophiles. C'est le couple infernal de la sorcière et du prêtre, victimes idéales des fascismes réactionnaires de toutes sortes. Frustration et inhibition sexuelle sont ainsi à l'origine de la pulsion de mort et des névroses comportementales. Pour en finir avec la violence, les destructions et les souffrances qu'elle entraîne, il faut donc en finir avec la frustration en général et sexuelle en particulier. Il faut donc organiser rationnellement l'orgasme pour chaque individu, créer un Bat-providence du sexe. Ou alors en finir avec le besoin même du coït, c'est-à-dire la pulsion physiologique poussant chaque femelle et chaque mâle à trouver des partenaires sexuels pour reproduire l'espèce. Il faudrait alors dissocier reproduction et sexualité, en finir avec la dualité mâle-femelle et la reproduction par voie sexuelle pour l'organiser scientifiquement par le clonage.

Concluons. Les passions, et la violence en est une, trouvent leur origine dans la dualité biologiquement fondée entre ego et alter, dont la dualité des sexes est l'expression la plus frappante. Le Bouddhisme et les autres sagesse mystiques nous enjoignent d'en finir avec les passions, et donc avec l'ego et ses revendications territoriales biologico-narcissiques. Comme le rêve Michel Houellebecq à la fin des *Particules élémentaires*, cette conversion mystique ne s'accomplira réellement que par des moyens techniques et scientifiques : la mutation génétique de l'humanité, son remplacement par une espèce asexuée génétiquement stable, donc immortelle, ou se reproduisant par clonage. Libérés de leurs pulsions sexuelles et des rapports de force ego-alter, mâle-femelle, dominant-dominé qu'elles conditionnent, tous les individus de cette espèce post-humaine se sentiront effectivement solidaires les uns des autres. L'anonymat et la violence seront surmontés. La compassion et l'amour du prochain sont impossibles dans un monde où règnent la sélection naturelle, la compétition égocentrique et le besoin de dominer. C'est donc au prix de cette transformation génétique de l'humain qu'une éthique réellement appliquée et qui ne serait pas qu'un ensemble de mots pourra émerger à la surface du globe.

---

<sup>17</sup> Ibid., p.141.